

## Avant-propos

*Traduire la littérature et les sciences humaines. Conditions et obstacles* s'inscrit dans le prolongement des enquêtes conduites par le Département des études, de la prospective et des statistiques (DEPS) du ministère de la Culture et de la Communication sur l'économie du livre et les relations culturelles internationales<sup>1</sup>. C'est également une étape importante du travail de long terme mené par Gisèle Sapiro sur les enjeux de la traduction.

Dans ce nouveau volume de la collection « Questions de culture », le lecteur découvrira ce que les acteurs de l'édition attendaient de *Atomised* – la version anglaise des *Particules élémentaires* de Houellebecq – ou encore de *The Elegance of the Hedgehog* (*l'Élégance du hérisson*) de Muriel Barbery, illustrations parlantes des anticipations parfois trompeuses dont la réception de la littérature française et la caractérisation d'une *Frenchness* littéraire peuvent faire l'objet. Il y sera question, aussi, du rapport spécifique de certaines maisons d'édition brésiliennes à certains classiques des sciences humaines et sociales françaises, en particulier des décennies 1960-1980 ; de la très faible présence d'auteurs étrangères, à part les sœurs Brontë et bientôt Virginia Woolf, dans la prestigieuse collection de la Pléiade ; des difficultés rencontrées par les éditeurs français de lettres étrangères pour convaincre leur public de littérature brésilienne que celle-ci ne se résume pas à Jorge Amado ; de la

1. Voir notamment Jean-Michel GUY, *Cultures croisées. Références interculturelles des Allemands, des Italiens et des Français*, « Culture études », 2008-6 ; François MOREAU, Stéphanie PELTIER, *la Diversité culturelle dans l'industrie du livre en France (2003-2007)*, « Culture études », 2011-4 ; Françoise BENHAMOU, Olivia GUILLON, *Modèles économiques d'un marché naissant : le livre numérique*, « Culture prospective », 2010-2.

manière dont la littérature néerlandaise s'est créée une place dans le marché du livre français, même s'il arrive parfois qu'il faille encore chercher en librairie les romans de Nooteboom ou de Mulisch dans le rayon « littérature nordique » ; du coût de la traduction et de la compétence des traducteurs en sciences sociales, des processus de canonisation de classiques étrangers en français, des *gatekeepers* et autres « intermédiaires qualifiés », des traducteurs de Weber, Heidegger, Proust ou de Derrida et du mandarinat ; du pari (heureux) de la collection « NRF Essais » de Gallimard sur la diffusion en français de l'œuvre de Jared Diamond ; de la réalité de l'« effet Saint-Mathieu » (on donnera à celui qui a) bien connu des sociologues depuis Robert Merton, qui veut qu'on ne prête qu'aux riches, et que l'on traduise donc de préférence les œuvres de ceux qui ont déjà gagné cette consécration que représente la traduction.

Au seuil des aires linguistiques, au pied des murs de la langue, on trouve des marchés où des passeurs s'affairent. Péages, droits de passage, préjugés et incompréhensions, exigences de rentabilité, stratégies éditoriales de long terme, paris et coups de poker : les obstacles sont loin d'être transparents dans cette circulation que l'on rêverait volontiers plus fluide, et où les seules vraies barrières à travailler seraient celles du choc des langues, des concepts, des représentations.

Prenant pour objet l'intraduction et l'extraduction de la littérature et des sciences sociales depuis le français ou vers le français, entre la France, les Pays-Bas, la Grande-Bretagne, le Brésil et les États-Unis, la série d'études dirigée par Gisèle Sapiro nous donne l'ébauche d'une géographie économique et culturelle des flux et des forces en présence : le rôle des agents commerciaux et les enjeux de la promotion ; le monde des services de cession et des agents littéraires ; la place des subventions à la traduction, celle de nos ministères et de leurs établissements publics, et de nos établissements universitaires ; l'impact du *turnover*, dans les maisons d'édition, sur la connaissance de leurs fonds et la manière de faire vivre ces derniers ; les risques que la surproduction fait peser sur la durée de vie d'un livre en librairie ; les manières dont les professionnels évaluent les avantages des *long-sellers* sur les *best-sellers*, et les équilibres entre viabilité de long terme et rentabilité de court terme ; la situation très variable des traducteurs et les incompatibilités, parfois,

*Avant-propos*

entre leur spécialisation (linguistique, disciplinaire) et leur professionnalisation ; l'hétérogénéité des régimes juridiques impliqués dans ces transactions internationales ; enfin, la « boîte noire » des processus d'évaluation de la qualité – de l'œuvre originale, de sa traduction –, où s'entrecroisent les jugements esthétiques, les agendas différents de ceux qui privilégient la fidélité à l'original (les « sourciers ») et ceux qui préfèrent à la sacralisation du texte source une diffusion la plus large possible (les « ciblistes »), les anticipations dont fait l'objet la réception d'une œuvre, ou encore les préjugés de genre.

Réunions de grands représentants, présentations *express*, comités de sélection, salons et rencontres professionnelles, telles sont les arènes particulières où joue la multitude des acteurs qui composent cette circulation des savoirs et des œuvres : traducteurs, directeurs de collection, éditeurs décisionnaires aux compétences linguistiques variables, *scouts*, responsables de cessions de droits, agents littéraires, agents du réseau culturel français à l'étranger, libraires, critiques – autrement dit la diversité des métiers de celles et ceux qui sont, à des degrés divers, des agents du passage.

Entre quatre langues et cinq pays, *Traduire la littérature et les sciences humaines* nous fait découvrir que derrière le monde foisonnant de la traductologie et des intraduisibles, ou autour, ou en dessous (c'est selon), il y a aussi la cuisine, celle où se jouent les rapports de force entre cultures et aires linguistiques, entre disciplines aux frontières et aux légitimités variables d'un champ académique national à un autre, à travers une analyse qui nous permet de comprendre pourquoi on ne lit pas de psychanalyse française aux Pays-Bas, et pourquoi les jaquettes de romans, d'un pays à l'autre, peuvent parfois nous paraître impossibles.

*Traduire la littérature et les sciences humaines* nous parle d'obstacles – et du premier d'entre eux, la langue, et en particulier des effets induits par la langue dominante : si le marché de la traduction tend à croître, ce n'est pas le cas aux États-Unis ni en Grande-Bretagne. Le marketing de niches dont font l'objet les lettres étrangères tend souvent à figer les attentes d'un lectorat dans un ensemble de représentations exotisées, qui ne laissent guère de place à l'innovation et à l'originalité. Quant à la domination de l'anglais dans les sciences humaines et sociales, elle exerce ses effets non

seulement sur la restriction des réseaux de diffusion des productions non anglophones, mais aussi sur la diversité des modes de conceptualisation dont les langues sont porteuses.

Autre obstacle majeur à la circulation des œuvres de littérature et de sciences humaines : les coûts élevés de la traduction et la faible rentabilité de court terme, et le pouvoir de consécration octroyé dans le monde anglophone au marché, au détriment du développement de modèles éditoriaux alternatifs qui veulent jouer sur des viabilités de long terme. À cela s'ajoute la montée de la vente en ligne, qui vient bouleverser l'ensemble de la chaîne de la traduction, comme c'est le cas pour l'ensemble de l'économie du livre, en termes de droits, d'accessibilité et de distribution.

S'y adjoignent dans le domaine des sciences humaines et sociales des obstacles dits plus généralement culturels, comme la variété des traditions éditoriales, des contextes académiques d'un pays à l'autre et des légitimités disciplinaires, et les effets de reconnaissances décalées ou tardives qu'elle provoque, illustrés ici par quelques cas notoires : la réception en France de l'œuvre de Norbert Elias, celle du pragmatisme américain, celle de la philosophie politique et morale américaine avec John Rawls, ou encore de la réception de Bourdieu aux États-Unis – un cas spécifique des processus à la fois théoriques et éditoriaux qui constituent la fabrique de la *French Theory*, analysée par ailleurs par François Cusset, avec ses malentendus parfois productifs et ses effets de retour, comme on a pu le constater récemment avec la densité du débat en France sur les études postcoloniales. Au Brésil, Bourdieu, Foucault, Barthes, Deleuze, Derrida, Baudrillard continuent souvent de figurer dans un firmament où Badiou et Rancière les ont rejoints, alors même que les structures de la recherche et la fonction d'auteur en sciences humaines et sociales ont profondément évolué, laissant sans doute peu de place à l'homme ou la femme providentiels des éthers théoriques. Si la « relève » tente de prendre de nouvelles formes, encore doit-elle se confronter aux cadres attendus de la notoriété, où l'on continue parfois à chercher le nouveau penseur français dont on assurera la promotion, tel l'insensé qui cherchait Dieu dans le *Zarathoustra* de Nietzsche – avec une lanterne.

Au vu des obstacles analysés dans cette étude, ceux qui militent pour la circulation des œuvres pourraient avoir un coup de *blues*,

*Avant-propos*

face aux exigences de rentabilité, aux malentendus, au poids des *gatekeepers* et des traditions nationales, aux instrumentalisations multiples, à la variété des acteurs qui déterminent ces processus sur lesquels il semble si difficile de peser. Comme s'il ne restait que la *serendipity*, le *kairos* et les coups de chance, porté par la volonté d'un éditeur motivé, l'activisme d'un responsable de Bureau du livre, d'un critique, d'un libraire... Mais c'est précisément le propre de tout travail de sociologie que de restituer au réel sa complexité, notamment sur les rationalités mises en œuvre par cette multitude d'acteurs interrogée sur ses choix et sur ses justifications ; de défaire aussi la magie des *best-sellers* inattendus et des affinités électives, de dénaturer les processus, pour nous rappeler qu'il y a de la marge, ou des marges à inventer – à l'image de ces maisons d'édition indépendantes et volontaristes qui, en France, ont fait le pari de traduire des travaux de sciences humaines ne correspondant pas à nos découpages disciplinaires nationaux, en apportant ces vingt dernières années, par leur action et leur ténacité, un démenti aux constats pessimistes d'une France fermée aux productions intellectuelles étrangères.

Cet ouvrage publié par le ministère de la Culture et de la Communication fournit une matière particulièrement riche pour les acteurs de la filière, par exemple les bénéficiaires ou les responsables des dispositifs d'aide à la traduction et à la publication existants, ou des réseaux de formation de traducteurs (le Bureau international de l'édition française, le Centre national du livre, le réseau culturel du ministère des Affaires étrangères et ses Bureaux du livre, l'Institut français, les agents de coopération universitaires, les universitaires impliqués dans des programmes de coopération). Il sera également susceptible d'intéresser les agents des réseaux culturels de nos partenaires européens et internationaux – et enfin tous ceux qui font le pari de considérer la diversité linguistique comme une ressource et une richesse pour les flux de circulation des savoirs et de la création.

David FAJOLLES  
 Chef du DEPS  
 Ministère de la Culture et de la Communication